



Exposition



Parcours

Fabienne Gaston-Dreyfus

8 mars au 19 avril 2008



Sans protection

Le travail de Fabienne Gaston-Dreyfus avance comme on parcourt un chemin à l'envers. Du su vers l'inconnu, du stable vers l'instable, ou, plus exactement, vers l'incertain. Peut-être est-ce parce qu'elle fut autrefois illustratrice et que, pour peindre, il fallait se débarrasser de cela, peut-être est-ce parce qu'elle travaillait sur du papier et que c'est désormais la toile qu'il faut affronter, mais son trajet, de toile en toile, est comme un progressif désarrimage de tout ce qui protège. Tel l'alpiniste qui, débutant, n'avance qu'encordé, avant, peu à peu, d'affronter la paroi à mains nues, Fabienne Gaston-Dreyfus a conçu, puis - lentement - supprimé de son travail, tous ces points d'accroche, tous ces pitons sur lesquels il lui fallait, un temps, s'assurer.

Points d'accroches d'un genre étrange, qui disent bien qu'ici, même le plus solide, même ce qui fait figure de force architectonique, est déjà hanté par le précaire. Car si le premier abandon, ou le premier « désapprentissage », pour reprendre le terme utilisé à juste titre par Philippe Cyroulnik dans un texte récent, fut celui de la figure, chez ce peintre, au moment même où il s'agit d'expliquer cela, on bute sur la difficulté à nommer ce qui, chez elle, était de l'ordre de la figure. Des sortes de grappes, des sortes de liens, mi-guirlandes mi-scoubidous, des sortes d'entrelacs dont il est impossible de dire de façon certaine s'ils tombent ou s'élèvent ou bien encore sont animés, en même temps, par ce double et paradoxal mouvement. Tel était donc, il y a encore quatre ans, le vocabulaire de Fabienne Gaston-Dreyfus. Vocabulaire dont on entend, par la difficulté qu'il y a à le qualifier, sauf à introduire devant chaque définition, pour en atténuer le caractère catégorique, des mots qui insufflent le doute et l'incertitude, vocabulaire, disais-je, dont on entend bien qu'il peine à former des phrases. Ou, faudrait-il probablement dire, qu'il n'est justement pas destiné à former des phrases complètes mais des lambeaux : fragments suspendus, saisis fugitivement entre apparition et disparition. Il faut regarder les grands tableaux des années 2003-2006, afin de voir à quel point ce qui y règne est de l'ordre du suspens. Suspens comme on dit qu'est en suspens une affaire non résolue, non terminée. Suspens comme ce moment entre-deux, où toute action se fige, et où le souffle se retient. Dès lors, s'il y a bien ici un vocabulaire, c'est-à-dire des formes qui reviennent, ces sortes de grappes, ces espèces de guirlandes, ces entrelacs qui font penser à... sans que l'on sache à quoi, celui-ci est, dans sa capacité à dire (autrement dit à figurer), comme contrecarré par la façon dont il est, dans chaque toile, ordonnancé. Est-ce bien une guirlande, et une guirlande de quoi, et une guirlande pourquoi, cette tresse sans début ni fin, qui traverse tant de tableaux sans qu'aucune loi de la pesanteur connue ne nous permette de comprendre ce qui la fait tenir ainsi? Et peut-on vraiment parler de grappe là où, momentanément, plusieurs taches plutôt sphériques se regroupent pour former un triangle dont la pointe aigue tend vers le bas ? N'est-ce pas là notre vieux et irrésistible désir de figurer, c'est-à-dire de reconnaître, d'indexer toujours la peinture sur ce qu'elle n'est pas, qui nous fait voir ce que nous désirons, et non un simple et temporaire agglomérat de taches, là où, dans tant d'autres tableaux, le peintre isole ces petites boules de peinture qui deviennent soudain tout autre chose.

Ainsi, chez Fabienne Gaston-Dreyfus, le tableau est-il, délibérément, laissé en suspens : ni résolu, ni terminé. Chaque forme, chaque motif (on a des scrupules à utiliser ce terme qui laisse supposer une précision ici inexistante) est moins forme de quelque chose que trace d'un bref passage de l'artiste sur la toile et fragment participant à un tout inachevé, en équilibre instable. Comme un champ magnétique aux lois informulées, le tableau est un espace où des lignes, des cercles, des hachures, s'attirent et se repoussent dans un jeu faussement aléatoire qui donne à chaque toile sa singulière tension. Car, chez Gaston-Dreyfus, la peinture est affaire d'équilibre à reconquérir sans cesse. Les étapes les plus récentes de son trajet de désencombrement, cette façon qu'elle a eu, progressivement, de se débarrasser de certaines choses, mais aussi d'en garder d'autres, dit assez bien cela. Ainsi, tandis que, depuis 2006, ses tableaux ont eux tendance à s'alléger - au sens où l'espace y était occupé par moins d'éléments -

certaines formes sont, jusque très récemment, restées là comme des constantes, moins pour ce qu'elles figuraient qu'en raison de la fonction architectonique que l'artiste leur attribue. Ces formes, ce sont des cercles, complets, la plupart du temps, mais parfois tronqués, lorsqu'ils viennent se loger le long de l'un des bords de la toile, voire aplatis au point d'apparaître ovoïdes. Ils sont tantôt peints de couleurs vives tantôt sombres. Certains, les plus grands, laissent apparaître les touches de peinture qui ont été nécessaires à leur recouvrement. D'autres, blancs sur le blanc de la toile, n'apparaissent qu'à celui qui s'approche, parce



Sans titre, 2007, huile sur toile, 130 x 195 cm



Sans titre, 2003, huile sur toile, 250 x 200 cm

que, soudain, un jeu de lumière rasante livre à qui s'est risqué là un signe de leur présence. C'est la matière, sa densité, son épaisseur, qui compte plus encore que la forme. Matière étrange, dans cet univers d'évanescence, tant elle contraste, par ce qu'il faut bien nommer sa solidité, avec tout ce qui l'entoure. Si la métaphore de l'alpiniste, sans doute déconcertante à première vue, trouve sa justification, c'est bien ici : ces formes épaisses jusqu'à sembler ingrates, ce sont les pitons auxquels Fabienne Gaston-Dreyfus vient s'accrocher dans l'ascension de son tableau. Littéralement : des points fixes, solides, où l'on peut s'attacher dans un univers où tout le reste est incertain. Ou, pour être plus juste, des points dont la solidité même est ce qui permet l'existence de cette incertitude : ce qui en garantit la possibilité comme le piton assure celle de l'alpiniste.

Aujourd'hui, pourtant, Fabienne Gaston-Dreyfus peint sans protection. Dans ses tableaux les plus récents, plus de points fixes, plus de voie déjà équipée mais une traversée dans l'inconnu, qui invente ses trajets et son équilibre à mesure même que chaque toile se peint. Et pourtant ça tient. Et c'est là la grâce singulière de ce travail, que de tenir, c'est-à-dire de faire tableau, sans se fonder, pour cela, sur rien qui, d'ordinaire, garantisse l'équilibre de la toile. Ni point d'accroche, donc, ni même un usage, comme souvent chez les artistes que l'on dit abstraits, des bords du tableau comme une frontière solide sur laquelle s'appuyer. Chez ce peintre, au contraire, les bords sont poreux, ouverts à tout dehors. faisant de la toile le lieu par lequel des formes passent en y laissant quelques traces. Ainsi naît, chez celui qui regarde, cette idée de suspens : ici, des formes sont en suspension, saisies dans un équilibre provisoire, au sein d'un espace totalement ouvert. Un espace qui, loin de bloquer, laisse passer, un espace traversé.

Il faut beaucoup de force pour abandonner ce qui vous protège. C'est ce chemin-là qu'a accompli l'artiste, vers la peinture. En route, elle s'est peu a peu désencombrée : de formes, de points d'accroches. Mais, tandis que s'opérait cette réduction, elle a su résister à la tentation de s'encombrer d'autre chose, pour garder, de là d'où elle vient, le plus précieux. Quand Fabienne Gaston-Dreyfus peint, ce n'est pas avec la mémoire occupée par l'histoire du tableau, mais comme quelqu'un qui a le souvenir du papier. Par souvenir, je veux dire sensation physique de cet espace que l'on travaille à plat, que nul châssis ne vient limiter, et qui boit la peinture autant qu'il la laisse glisser. Un espace où la peinture se tient, en équilibre précaire, sans protection.

FABIENNE GASTON-DREYFUS

Née à Paris en 1960 Vit et travaille à Paris

FORMATION

E.S.A.G (Ecole Supérieure d'Arts Graphiques), Paris

EXPOSITIONS PERSONNELLES

2008 • L'H du siège, Valenciennes

2008 • MACC Maison d'Art Contemporain Chailloux (Fresnes)

2008 • Galerie La Girafe, Berlin

2006 • Atelier Blanc, Villefranche de Rouergue

2006 • Christian Aubert, Moments Artistiques, Paris

EXPOSITIONS COLLECTIVES

2008 • Atelier Blanc, Villefranche de Rouergue

2007 • Musée Baron-Martin, Gray

2007 • Galerie du Rutebeuf, Clichy

2007 • Salon de Montrouge

2007 • 4 x 24 bis, Paris

2006 • Salon de la jeune création, Paris

2005 • Salon de Montrouge

2004 • Galerie Pitch, Paris

EDITION

 Peintures, catalogue co-édité par L'Atelier Blanc de Villefranche-de-Rouergue et Le 10 Neuf, Centre Régional d'Art Contemporain de Montbéliard. Texte de Philippe Cyroulnik.

Couverture

Sans titre, huile sur toile, 200 x 200 cm, 2004 Sans titre (détail), huile sur toile, 38 x 46 cm, 2007

Lieu d'exposition

"L'H du Siège"

15, rue de l'Hôpital de Siège

F – 59300 Valenciennes Tél. +33 (0)3 27 36 06 61

Exposition visible

du mercredi au samedi

de 14h30 à 18h30 sauf jours fériés

Cette exposition fait l'objet d'un partenariat culturel avec le collège Villars, le collège Saint Vincent et le lycée professionnel Alfred Kastler à Denain, le collège Charles Eisen, le collège Chasse Royale, le lycée Notre Dame, le lycée de l'Escaut et le lycée du Hainaut à Valenciennes, le lycée professionnel François Mansart à Marly, le collège Romain Rolland à Waziers, le collège Félicien Joly à Escaudain et l'association du Printemps Culturel.

Cette exposition s'inscrit dans le cadre du projet européen 4x4 en partenariat avec la structure anglaise Fabrica de Brighton.

Avec le soutien de :

La Région Nord Pas-de-Calais, la ville de Valenciennes, le Ministère de la Culture et de la Communication, le Département du Nord, l'Union Européenne à travers le projet Interreg IIIa-"4x4", V&M France.

Machine à..., 2007, gouache sur papier, 64 x 43 cm

